

Préliminaire 8

Marc Strauss

L'évasif de l'inconscient et la certitude du parlêtre

Chère Dominique,

Le temps, c'est réellement ce qui me manque, ce qui me rend difficile de t'écrire, comme tu me l'as demandé, un préliminaire sur ce sujet. Non que j'aie la prétention de me penser plus occupé que d'autres, que toi par exemple qui as en charge la préparation de ce Rendez-vous si important pour l'avenir de nos Forums et de notre École. Mais quand je dis que le temps me manque, c'est qu'il m'échappe et que je n'arrive pas à le ressaisir. Comment *a fortiori* alors en écrire quelque chose ?

Serait-ce que je l'ai perdu ? Peut-être l'ai-je eu un temps et l'ai-je, pour mon horreur, laissé filer sans m'en rendre compte, ou sans mesurer sa valeur, sinon j'aurais fait bien plus attention... Ah, jeunesse folle, chantait François Villon ! Mais heureuse jeunesse aussi, où l'urgence n'était pas la même. À l'époque, j'étais pressé d'accumuler le maximum d'expérience, alors qu'aujourd'hui c'est le peu de temps qui me reste qui me presse ; et tout le temps que je n'ai plus qui m'opprime...

Mais, sérieusement, l'ai-je jamais eu, ce temps ? Quand j'étais jeune, il ne me semblait pas judicieux de m'attarder sur le fait que j'avais déjà raté le coche une première fois. D'autant que ce coche pouvait ressurgir à tout instant et que pour rien au monde je ne voulais le manquer de nouveau. Ne serait-ce qu'à cause de cette terrible première fois, dont j'avais beaucoup de mal à me souvenir, mais dont je savais que je ne voudrais surtout pas la revivre...

Qu'ai-je fait d'ailleurs pour que les choses se soient passées ainsi ? Ai-je failli ou non ? Même s'il est évident aujourd'hui que je

n'ai pas réussi à saisir cet instant qui passait, cela a été non pas faute de volonté, mais fait d'ignorance, ce qui aurait rendu un nouvel échec inexcusable. Voir là-dessus Freud, infatigable à parcourir les subtils méandres des romans familiaux qui s'offraient à son écoute.

Lacan : tout cela ne nous mène pas bien loin. Pas plus loin qu'à alimenter encore et encore le thème de la faute, avec son simulacre de procès où s'agitent juges et avocats aux ordres d'un metteur en scène qui s'attribue le rôle du prévenu, présumé innocent donc, et de surcroît, pour son plus grand confort, maintenu hors du jeu, dans l'attente d'un verdict toujours repoussé. S'il est une thèse qui vaut, c'est celle du défaut. Un défaut de structure, donc de grammaire d'abord.

C'est que la question du « que fais-je ? » ne peut en effet s'interroger qu'à partir du « qu'ai-je fait ? », où le *je* qui m'interroge n'est déjà plus celui qui faisait, sinon dans mon souvenir. Et celui qui me répond n'est pas plus celui qui a fait, mais celui qui s'en souvient plus ou moins, et de plus tient compte de ce qu'il veut obtenir – ou éviter – de celui qui l'interroge. Où étais-je alors, quand je faisais ? Et où suis-je maintenant ?

Remarquons sans nous attarder que tout cela vaut aussi pour le « qu'ai-je dit ? », puisque dire, c'est aussi bien faire quelque chose.

Ainsi, le temps me divise, ou plutôt le temps et ma division sont une seule et même chose. Disons avec Lacan que je suis divisé entre une pure absence et une pure sensibilité et que le nom de cette division est le temps. Que suis-je alors ? Au-delà bien sûr de ce que l'autre me dit que j'ai été, et qui n'est pas ça...

Lacan a formulé une réponse à partir de sa réflexion sur le temps, dont il a montré la structuration logique. Mais il ne s'agit pas là de celle de 1945, développée dans son texte bien connu « Le temps logique et l'assertion de la certitude anticipée », où le sujet trouve sa réponse encore dans l'autre, non sans avoir la charge de la hâte, et des suspensions qu'elle impose. Il s'agit de celle qu'il reformule le 29 janvier 1964, dans la troisième leçon de son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, où il en arrive à « cerner une structure temporelle, dont on peut dire qu'elle n'a jamais été, jusqu'ici, articulée comme telle ».

Près de vingt ans après donc, il reprend la question, d'une manière qu'il ne signale pas pour rien inédite. Lisons-le : « L'apparition évanouissante se fait entre deux points, l'initial et le terminal, de ce temps logique – entre cet instant de voir où quelque chose est toujours élidé, voire perdu, de l'intuition même, et ce moment élusif où, précisément, la saisie de l'inconscient ne conclut pas, où il s'agit toujours d'une récupération leurrée. » Et il conclut : « Ontiquement donc, l'inconscient, c'est l'évasif. »

De l'instant de voir la couleur simplement noire ou blanche du disque des deux autres prisonniers à l'instant de voir ce qui est de l'élidé, du toujours déjà perdu ; du temps pour comprendre à l'apparition évanouissante ; de la hâte à conclure au moment élusif qui ne conclut pas : la différence est de taille, tu en conviendras, ma chère Dominique.

Quelles en sont les conséquences sur la conception du sujet, du symptôme, de la conduite de la cure, jusqu'à sa conclusion, me demanderas-tu probablement. Mais comme il ne s'agit ici que d'un préliminaire, je te le rappelle, je me contenterai d'ajouter que l'accent mis par Lacan sur l'évasif de l'inconscient l'a conduit fort loin dans de nouvelles élaborations sur le réel de l'objet en jeu dans la psychanalyse, puisqu'il lui fallait alors fonder la certitude du sujet sur bien autre chose que sur la chaîne du message de l'Autre. Ce qui me permet de te proposer un titre à ce petit mot, si tu en souhaites un : « L'évasif de l'inconscient et la certitude du parlêtre ».

Si ces quelques remarques confortent ton envie d'aller plus loin sur cette question si singulière du temps dans la psychanalyse, nous pourrons le faire bientôt ensemble, à São Paulo. Et dans l'attente, je nous souhaite encore d'intéressants travaux préliminaires...